

volumes marqués de signets ; le front pensif, le regard fixe, il regardait les aiguilles de sa montre.

On était au 17 juin, et il y avait un mois, jour pour jour, que le commissaire porteur d'ordres du gouvernement lui avait remis le pli dont il devait rompre le sceau à une époque déterminée. Roscoff attendait que les aiguilles de son chronomètre marquassent midi.

Un pressentiment pénible l'agitait. Il relut la première lettre du commissaire, lettre bizarre, à laquelle il avait dû se conformer, ordre sans exemple dans un moment où la guerre est déclarée, dont l'exécution faillit lui coûter la vie. Les idées de Roscoff prenaient une teinte doubleuse, sa mémoire lui retraçait les lugubres tableaux révolutionnaires ; l'avenir lui apparaissait de plus en plus sombre. Il se demandait à quoi aboutiraient pour lui ces courses incessantes, ces tumultueuses batailles. Si le mot *gloire* résonnait à son oreille comme le clairon, le mot plus humble, *bonheur* ! montrait à son cœur des choses indéfinies, vagues et douces.

Pourquoi n'était-il pas resté en Bretagne, pêcheur de la côte, vivant d'un gain modique, élevant une famille dont les multiples besoins eussent doublé ses forces ? L'ambition le conseilla mal. La pauvre Anaïk, sa sœur, vivait seule, là-bas ; elle avait vu s'en aller sa jeunesse au milieu des larmes et de l'angoisse. Ah ! qu'il eût été bien plus sage de se faire son protecteur, d'élever Guilanek en laboureur, et de regarder à la fois croître les moissons de la plaine sous le soleil et la rosée, et de récolter celles de la mer au milieu de la vague et de la tempête.

Que faisait-il à bord ? Il commandait, il est vrai ; mais à qui ? A des hommes qui le méconnaissent, à des gens envieux, cupides ou méchants. Les soldats qui le soutenaient la veille, et l'état-major qui l'avait défendu, obéissaient à la consigne réglementaire bien plus qu'à un sentiment de respect et de bienveillance.

Pour l'aimer il avait Flambard, Guilanek, Faribole et Moucheron, les petits, les humbles, mais aussi les bons !

Et quand il se trouvait, sans savoir pourquoi, le cœur pris dans un étai, il ne pouvait appeler aucun de ses officiers et épancher avec un ami le trop-plein de sa pensée.

Pauvre capitaine de fortune ! il expiait son avancement, sa bravoure et jusqu'à sa bonté !

S'il est des gens que les vices éloignent, il en est que les vertus ofusquent. Les natures méchantes fuient les natures supérieures. Et Roscoff, malgré son peu de science, et ses quelques défauts, était cependant une nature hors ligne.

Midi !

Le capitaine saisit la lettre, en fait rapidement sauter le cachet. D'un regard il la parcourt, et, poussant un cri d'indignation et de rage, il la rejette sur sa table et cache son front dans ses mains. Puis il se lève, d'un pas fiévreux il arpente sa cabine, poussant des exclamations sourdes, serrant ses poings, furieux, désolé, ivre de colère et de désespoir.

Quand ce premier accès est passé, il tente de mettre un peu d'ordres dans ses idées. La réflexion embrouille davantage le néand d'une infernal intrigue ; il cherche, il ne trouve rien.

« Non ! s'écrie-t-il, non, je ne commettrai pas cette infamie ; j'ai prêté à la république serment de lui obéir, je ne me suis pas engagé à devenir un de ses bourreaux ; on insulte mon caractère, on foule aux pieds ma dignité, on me traite deux fois de misérable et de lâche ! Eh bien ! en dépit de ce qui peut suivre, je n'obéirai pas !... Sera-t-il plus vite sauvé pour cela ? se demanda Roscoff. ... Je me défiais de Brutus, et c'est de Brutus qu'émane cet ordre maudit. ... Que puis-je seul contre tous ? Quand je me ferais sauter la cervelle pour ne point commettre ce crime, un autre s'en chargerait peut-être. ... Mes officiers savent à quelle date je dois leur communiquer des ordres mystérieux ... ils attendent. ... ils se demandent déjà pourquoi je ne leur en fais point part. ... Cela est juste, ils doivent comme moi consommer cette œuvre inique ; comme moi ils jugeront la cause. ... S'ils sont résolus d'obéir à la république, ou plutôt de servir les misérables vengeances de ceux qui disent la représenter, je sais ce qui me reste à faire. »

Roscoff, après avoir repris son calme habituel, et s'être marqué de ce stoïcisme qui faisait sa force, dit à Guilanek de prier le citoyen Piérik de Lenven de descendre près de lui.

« Commençons par le plus antêté, pensa Roscoff ; je veux

prendre le taureau par les cornes.

— Citoyen, dit Roscoff, en s'adressant à Piérik qui venait d'entrer, je ne vous ai point remercié encore pour le zèle avec lequel vous m'avez défendu, lors de l'émeute qui a eu lieu à mon bord. Soyez persuadé cependant que la reconnaissance ne me pèse pas. Les hommes tels que vous sont rares, citoyen ; vous êtes de bronze : ce que vous jurez, vous le tenez ; ce que vous aimez, vous l'aimez jusqu'à l'héroïsme.

— Je ne sais pas trop ce que vous voulez dire par ce mot héroïsme, mais ma vie me semblerait une misère comparée à une opinion.

— Je vous le disais bien, vous êtes un homme de bronze ! aussi, je désire que, le premier, vous preniez connaissance de cet ordre reçu en rade de Brest une heure avant mon départ.

— Oh ! capitaine !

— Je vous en prie. ... »

Piérik prit le papier que lui tendait Roscoff, et lut à mi-voix : « Défense expresse au capitaine d'accepter ou livrer un combat avant d'avoir pris connaissance du pli dont il brisera le sceau dans un mois. »

« Brest, 17 mai, an III de la république. »

« Signé, le représentant du peuple, « Brutus. » »

« Je comprends maintenant pourquoi vous avez fui devant la corvette anglaise, capitaine. »

— Vous m'avez accusé, n'est-ce pas ?

— Je ne vous ai pas compris, du moins.

— Maintenant, vous me croyez un brave marin, et vous me reconnaissez pour un fils zélé de la république.

— Oui, capitaine, oui !

— Et vous avez raison. Elle parle : on agit, sans penser, sans réfléchir. C'est une souveraine, elle peut ce qu'elle veut. Je crois, Piérik, que pour le service de cette révolution que vous avez reconnue, saluée, acclamée, vous accompliriez des actes sans exemples. ... Les vieux souvenirs de l'histoire ancienne pâliraient devant vos actes, et les sentiments les plus naturels au cœur de l'homme s'effaceraient devant le salut de la patrie.

— Certes, Roscoff.

— On vous ordonnerait de charger un bataillon à vous seul, vous le feriez sans calculer que vous courez à la mort. ...

— Je le ferais !

— Et si l'on vous disait : Voici un ennemi de la nation, un criminel, un misérable qui met en question les droits de l'homme et l'inviolabilité de la liberté, vous le condamneriez ?

— Sans hésitation.

— Et si les bourreaux manquaient pour l'œuvre. ...

— Eh bien ! fit Piérik en se levant rigide et sombre, eh bien, je me ferais bourreau. ... »

Pas un muscle de sa face de granit n'avait bougé.

« L'occasion est trouvée, » répliqua Roscoff.

Il fit deux tours dans la salle et revint se placer en face de Piérik.

« Quelle occasion, capitaine ? »

— Celle de devenir exécuteur au nom de la république.

— Je ne comprends pas. ...

— Un homme est condamné à mort. ...

— Un homme de la *Thémis* ?

— Oui, citoyen.

— Mais depuis l'émeute où la justice sommaire du bord eut son cours, il n'est rien survenu de nouveau !

— Cet homme doit mourir, cependant. ...

— Qu'a-t-il fait ?

— Je l'ignore.

— L'accusation. ...

— Il n'y a point d'accusation, mais une condamnation.

— Assemblez le conseil de guerre.

— Cet homme n'est chargé d'aucun crime, et il doit mourir.

— Mais saprebleu ! s'écria Piérik en frappant du pied, il ne s'agit plus alors d'une exécution légale, mais d'un assassinat ? »

Il regarda Roscoff en face.

Le capitaine était très-pâle.

Il avait eu besoin d'une grande puissance de volonté pour entourer de longues circonlocutions la confidence qu'il voulait faire.

(A continuer.)